

Zeitschrift: Scholion : Bulletin
Herausgeber: Stiftung Bibliothek Werner Oechslin
Band: 12-13 (2020-2021)

Artikel: Notes sur un exemplaire du Vitruve de Fra Giocondo, qui appartient en son temps à Martin Wackernagel
Autor: Gubler, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-953568>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTES SUR UN EXEMPLAIRE DU VITRUE
DE FRA GIOCONDO, QUI APPARTINT EN
SON TEMPS À MARTIN WACKERNAGEL

Cette histoire ressemble à un conte des Frères Grimm. On y croise cinq personnages, à commencer par Martin Wackernagel (1881–1962), historien de l'art né à Bâle. La vieillesse venue, il se réfugie en une contrée plus clémente; songe-t-il à la mort? Martin Wackernagel ne vit pas seul: une brillante élève l'accompagne. Le couple habite le village vaudois de Cottens. Les petites cités voisines ont pour nom Morges, Aubonne, Rolle, Nyon. La mort de Martin Wackernagel survient en 1962.

Restée seule, sa dernière compagne, que j'appellerai dorénavant Madame*** en souvenir de la graphie poétique rimbaldienne, donnée dans le merveilleux *Après le Déluge*¹, ira se fixer à Begnins, village-belvédère sur le Léman; elle y emporte les caisses en bois de sapin qui contiennent le trésor de leur bibliothèque. Ces caisses correspondent à un module transportable sans surcoût, soit un volume compris entre une châsse reliquaire limousine et un sarcophage d'enfant romain, grosso modo le standard d'une malle d'officier suisse. Les caisses de la bibliothèque prennent place en soupente dans la nouvelle demeure. Seuls quelques livres précieux et indispensables rejoignent le salon du rez-de-chaussée. Madame*** vit seule en compagnie du troisième protagoniste de ce conte: un teckel noir et feu à poil ras. C'est un mâle qui, au moment où il approche de son douzième anniversaire, âge mosaïque pour un teckel, manifeste les signes pathologiques typiques de cette espèce canine, dont les origines, aujourd'hui disputées entre la France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, remontent au siècle de Darwin².

Il faut attendre l'arrivée du vétérinaire, le quatrième protagoniste de ce conte, pour y voir plus clair. Le vétérinaire reconnaît dans la démarche du teckel les symptômes d'une hernie discale qui provoque une paralysie progressive du train arrière. Il entreprend alors une thérapie douce: parler allemand avec le chien, masser ses vertèbres lombaires, parler avec Madame*** pour la préparer à une issue inévitable. Le vétérinaire utilise la technique empirique et quelque peu sorcière du *babillage*, à mi-chemin entre le *plappern* et le *schwatzen*, soit une sorte de papotage. Les échanges verbaux combinent quatre biographies, celle du chien, celle de Madame***, celle de feu Martin Wackernagel et celle du vétérinaire lui-même.

C'est dans la bouche de mon père, le vétérinaire de cette histoire, que j'entendis pour la première fois le nom de Wackernagel. Mais qui était ce Martin Wackernagel? Qui pouvait, dans le bassin lémanique, au début des années 1970, répondre à la question? La chance a voulu que je m'adresse en premier à Enrico Castelnovo (1929–2014), mon maître à l'Université de Lausanne, qui sut m'informer sans hésitation: les recherches de Wackernagel sur la Renaissance florentine posaient la question du rôle du commanditaire et celle du marché de l'art³. Je compris que Wackernagel avait joué un rôle exploratoire dans l'*histoire sociale de l'art*, une approche que mon maître Castelnovo avait introduite à l'Université de Lausanne⁴. Entré par la petite porte dans ce récit, je me permettrai dorénavant d'écrire à la première personne du singulier, jouant le rôle du cinquième protagoniste.

Récapitulons: appelé en consultation à Begnins, mon père, vétérinaire établi à Nyon⁵, avait proposé à Madame*** de lui présenter son fils qui étudiait l'histoire de l'art à l'Université de Lausanne. Elle avait accepté cette invitation présentée de manière assez cavalière. Le bus VW de mon père me véhicula une première fois au domicile du teckel; je découvris alors un lotissement spéculatif de maisons vulgaires. Qui pouvait bien habiter ce quartier? Des fortunes en état de camouflage ou en voie de décroissance? Le rêve individuel du panorama lacustre imprenable se brisait ici sur les maisons voisines qui coupaient le dégagement visuel. Bel exemple de «zone de villas», selon l'appellation des règlements d'urbanisme vaudois et genevois.

Dès avant le siècle de Rousseau, sur les pentes vigneronnes de La Côte, des aristocrates vaudois et genevois avaient acquis et construit des châteaux résidentiels, vantés pour leur *breathhtaking view*. L'esthétique britannique du *sublime* peut-elle conduire jusqu'au choc respiratoire mortel? On ne peut l'exclure si l'on se réfère à deux individus notables, marqués au fer rouge des théories du *Lebensraum* et de la géopolitique allemande, qui expirèrent in situ, d'abord un architecte, ensuite un diplomate.

Voyons le premier, Ernst Neufert (1900–1986), professeur à Darmstadt, sans doute l'architecte le plus consulté de la seconde moitié du XX^e siècle. En France et aux États-Unis, son nom se rapporte à un manuel de références illustré de normes et de schémas, et intitulé *Les éléments des projets de construction*. On dit *le Neufert* comme l'on dit *le Larousse* ou *le Littré*. Ernst Neufert meurt en 1986;

sa luxueuse maison de Mont-sur-Rolle fut son dernier manifeste architectural. Il était allé jusqu'à dessiner sa pierre tombale, érigée dans le petit cimetière qui voisinait avec sa propriété.

Je nommerai ensuite le bourgeois gentilhomme bâlois Carl Jacob Burckhardt (1891–1974), juriste, artiste, diplomate, historien, mémorialiste. Ses trois casquettes institutionnelles, SDN+CICR+HEI⁶ lui garantissent une condition fort aisée: vacances estivales robotiques dans les Alpes durant les pires années de la guerre, voyages en wagon-lit ou en avion. Sa volonté de jouer un rôle proustien entre la Grande-Bretagne et le Troisième Reich allemand le conduit, au printemps 1941, à imaginer le scénario improbable d'une paix séparée que Churchill devait négocier avec Himmler⁷.

C'est au printemps 1941, après le bombardement de Londres et d'autres villes anglaises, dont Coventry, que CJB plaide auprès de ses amis berlinois la cause d'une paix séparée entre le Reich et l'Empire britannique. Chaussant ses bottes de membre du CICR, il ira à Londres pour entamer des négociations. Cette idée de paix séparée anglo-allemande repose probablement sur une scène empruntée à Proust dans la *Recherche*, qui montre que la noblesse européenne forme une caste supranationale. Proust décrit la disparition de cette société au moment de la Grande Guerre. Les aristocrates des deux rives de la Manche ne pourraient-ils pas se reconnaître, s'allier, se débarrasser du communisme, accompagner la Wehrmacht dans son parcours vers Moscou?

Mais pourquoi s'attarder sur les chimères de Carl Jacob Burckhardt⁸? Parce que le bourgeois gentilhomme bâlois, juriste, artiste,

est l'incarnation même de l'écrivain qui récrit l'histoire, espérant entrer dans l'Histoire. Que récrit-il ? Non seulement son propre journal, mais encore les lettres qu'il a reçues, le tout en vue d'une publication contrôlée de son vivant. Peut-être se disait-il que les multiples diplômes et certificats *honoris causa* par lui collectionnés garantiraient à jamais l'authenticité des documents signés de sa plume. Et même ses admirateurs commenceront à se poser des questions⁹.

*

Cette digression binoculaire à propos de deux fortes personnalités qui choisirent d'aimer en dernier lieu la rive occidentale du lac Léman nous ramène à la villa de Madame*** à Begnins. Introduit auprès d'elle par mon père à titre d'élève studieux, quel rôle pouvais-je jouer en cette occurrence ? Le rôle du chien savant était déjà occupé par le teckel de la maison. Ce dernier me regardait d'un œil triste. N'était-il pas au centre de toutes les attentions ? Nous étions dans le salon du rez-de-chaussée ; j'ai oublié la configuration exacte des lieux. Je me souvins de la présence d'une bibliothèque, dont les caissons orthogonaux, de quelque 30 cm d'épaisseur, occupaient la pleine hauteur sous plafond. Et cette cloison transparente qui séparait le séjour du salon fonctionnait comme bibliothèque et réceptacle de souvenirs. À hauteur de chaussure, les casiers du rayon inférieur accueillaien en position verticale des livres dont la reliure permettait d'envisager l'hypothèse qu'il s'agissait de *rare books*, selon l'expression consacrée par l'*architectural history* étatsunienne.

J'expliquai à Madame*** que la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne avait créé une chaire d'histoire de l'art, confiée à Enrico Castelnuovo. Ce dernier tenait en haute estime la recherche de Martin Wackernagel. J'ajoutai que Castelnuovo m'avait confié un cours de deux heures en histoire de l'architecture pour enseigner le vocabulaire de base : basilique, cathédrale, villa &c. Madame*** nous conduisit, mon père et moi, sous le toit de la maison, dont les deux pans étaient percés de verrières de la marque Velux, en sorte que la lumière du soir permettait de découvrir les caisses de bois qui contenaient la bibliothèque. Le bois n'était pas du contreplaqué, mais « du massif », comme on dit dans le canton de Vaud à propos des planches extraites des espèces conifères. Ce fut pour moi une illumination. Les caisses devaient contenir un trésor. Et Madame*** disait que le transfert de sa bibliothèque à la chaire d'histoire de l'art de la Faculté des lettres donnerait un sens à ses livres. Je ne sais plus quelle fut ma réponse, tant la découverte des caisses et la possibilité d'un dépôt à l'Ancienne Académie de Lausanne, siège de la Faculté des lettres, me coupait le souffle. Nous redescendîmes dans le salon pour rejoindre le chien, incapable désormais de descendre ou de monter les escaliers. La date du déménagement des caisses fut arrêtée. Madame*** me dit qu'elle souhaitait m'offrir un livre sur-le-champ et que je pouvais le choisir parmi les volumes de sa bibliothèque. Elle était assise devant la cloison de la bibliothèque. Mon père et moi étions assis de l'autre côté de la bibliothèque transparente. Seul le chien cherchait à se promener des deux côtés pour recueillir les caresses.

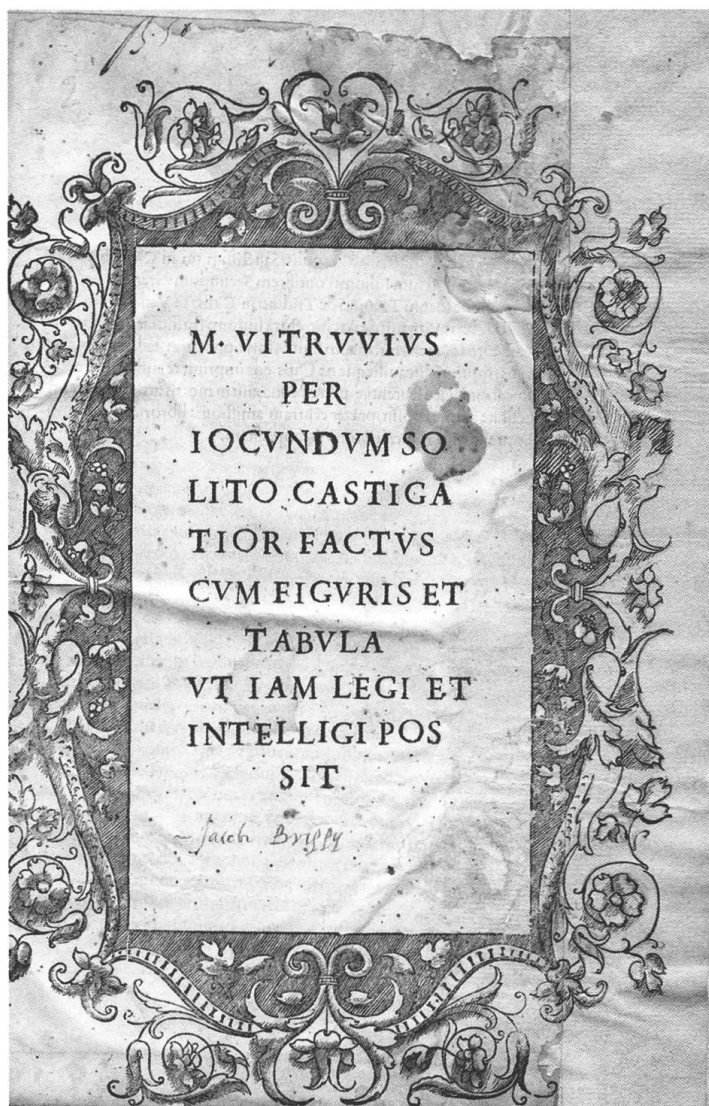


Fig. 1 : Fra Giocondo, Vitruve, Venise : Ioannis de Tridino, 1511, page de titre, signature d'un certain Jacobi Briggij

Comment faire pour répondre avec tact à l'invitation de Madame***? Nous occupions des sièges devant le casier du bas, là où les livres sont à portée de coup de pied. Je tendis la main et saisis le premier volume venu. Ce n'était pas un choix, mais un geste de politesse. Du livre ou de moi, qui choisissait qui? Dois-je me référer à l'évangile de Jean, verset 16 du chapitre 15, quand l'évangéliste exprime la réciprocité du choix entre le toi et le moi, une situation qui soulève la question de la prédestination? Quoi qu'il en soit, je compris que le chien n'était pas content que je saisisse ce volume plutôt qu'un autre; il devait s'agir de son os préféré, où il avait imprimé de légères traces de morsure sur la reliure. Jamais je n'avais tenu en main un tel objet; son dos arrondi et caparaçonné de stries

horizontales en relief me rappelait la casquette en cuir bouilli de mon grand-père. Ouvrant le livre, je ne savais comment déchiffrer le titre. Ce fut ainsi que j'entrai en possession d'un volume où Martin Wackernagel avait inscrit son nom en troisième de couverture, de sa belle écriture cursive. Philistin, je me demandais ce que pouvait signifier le titre :

M. VITRUVIVS / PER / IOCVNDVM SO / LITO CASTIGA / TIOR FACTVS / CVM FIGVRIS ET / TABVLA / VT IAM LEGI ET / INTELLIGI POS / SIT

Fallait-il comprendre IOCVNDVM (fig. 1) au sens donné par François Villon dans *Le Sermon Joyeux*, avec ses jeux de mots macabres?

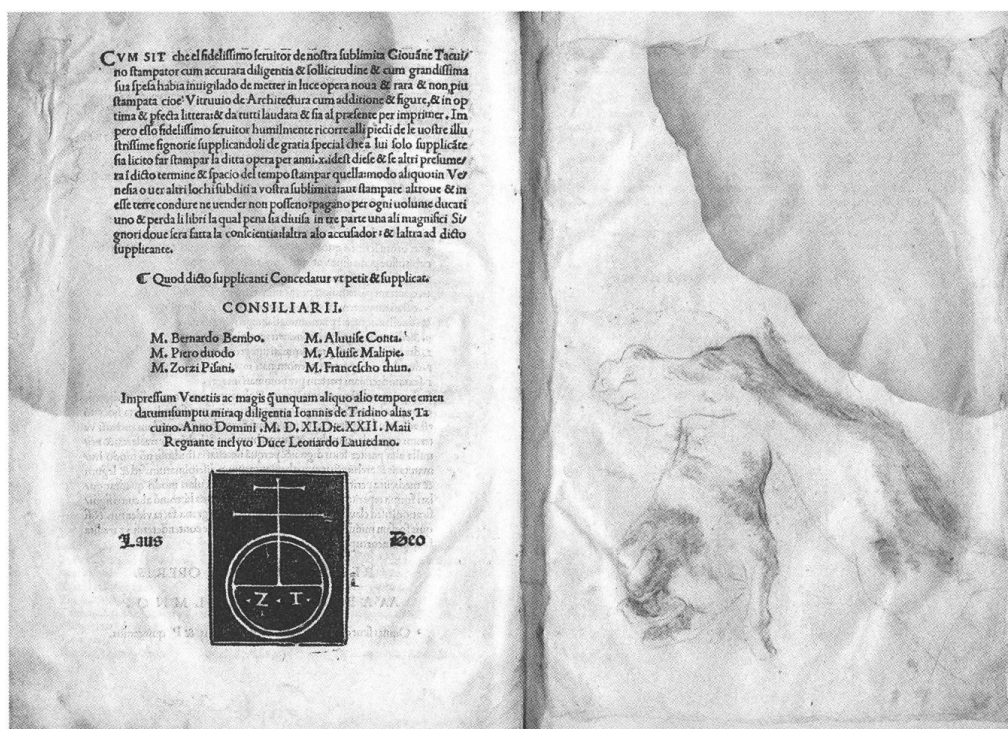


Fig. 2 : Fra Giocondo, Vitruve, Venise : Ioannis de Tridino, 1511, colophon daté du 22 mai 1511, logo de l'imprimeur ZT, alias Ioannis de Tridino, croquis anonyme à la sanguine sur papier encollé pour renforcer le volume (verso : cf. fig. 5)

Cette visite eut deux conséquences ; la première, institutionnelle, fut d'organiser le transport des caisses de Begnins à Lausanne ; la seconde, personnelle, fut de chercher à apprendre le latin dans le texte de Fra Giocondo. La perspective d'accueillir au séminaire d'histoire de l'art une prestigieuse bibliothèque nous avait remplis d'aise, mon maître et moi. La logistique du déménagement prévoyait d'affréter un petit camion qui déposerait les caisses rue Cité-Devant, au sous-sol de la Faculté des lettres. Le jour où nous procédâmes à l'ouverture des caisses au moyen d'un pied-de-biche, geste délectable, le monde vacilla.

Le nez et l'œil furent giflés par une puanteur verdâtre. Quelle était cette mousse qui nidifiait sur les livres ? Le nez souffrait autant que les yeux pleuraient lorsqu'on cherchait à y regarder de plus près. Le jour même et la semaine suivante, l'odeur de moisissure envahit les escaliers et la cafeteria de la Faculté des lettres. Face à ce désastre, pouvait-on ne pas impliquer Madame*** ? Ce fut un renversement subit de situation, comme dans le poème

en prose de Baudelaire, *La chambre double*, qui décrit le passage de la senteur envoûtante en une odeur nauséabonde. La déception fut telle qu'elle oblitéra la générosité de la donatrice : elle nous donnait les caisses de sa bibliothèque et nous n'osions pas lui dire que le contenu était pourri, irrécupérable. Au lieu d'incriminer la déficience des lucarnes insérées dans la pente du toit et leur marque de fabrique, qui propulse en Suisse l'équation de la lumière et du luxe, nous en vîmes, mon maître et moi à évoquer l'insouciance de Madame***. Cette erreur d'appréciation, goujaterie machiste, eut pour conséquence fâcheuse que nous remîmes à plus tard l'invitation de la donatrice à rejoindre les élèves du séminaire d'histoire de l'art, nous privant ainsi d'une source d'information essentielle. L'ouvrage séminal de Martin Wackernagel, *Der Lebensraum des Künstlers in der florentinischen Renaissance. Aufgaben und Auftraggeber, Werkstatt und Kunstmarkt*, avait été épargné et vint enrichir la bibliothèque de la faculté.

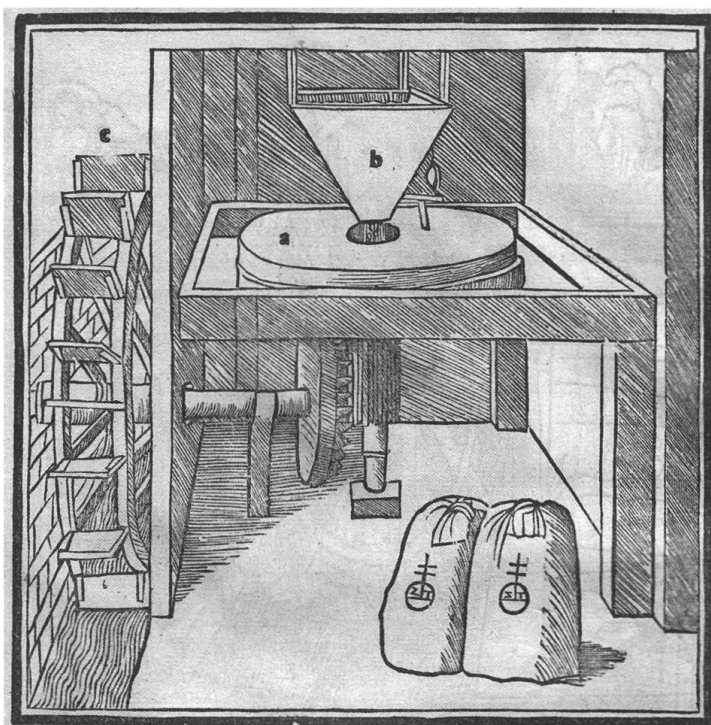


Fig. 3 : Fra Giocondo, *Vitrue*, Venise : Ioannis de Tridino, 1511, livre X, chapitre XI, xylographie, fol. 101 verso, mécanisme du moulin à farine, deux sacs marqués au logo de ZT, pour Ziovan Tridino

Ma situation de récipiendaire du *Vitrue* de Fra Giocondo m'engageait à l'étudier. Je ne savais par où commencer. C'est par les dernières pages que j'entrai en matière, sans doute par formation et déformation professionnelles. La lecture de l'index, de la rubrique *Aeres* jusqu'à *Zona*, comptait 17 pages. Cette lecture m'alarma sur mon ignorance. Je m'accrochai au colophon composé par l'imprimeur (fig. 2) qui fonctionnait à la manière du générique de fin qui défile après le film. Le rectangle noir d'une xylographie inscrivait en symétrie spéculaire un double cercle dont le rayon horizontal fondait la verticale d'une double croix. Tel un linteau, les quatre lignes de texte en surplomb précisaient que le livre avait été imprimé à Venise le 22 mai de l'année 1511, grâce à la diligence de Ioannis de Tridino alias Tacuino. J'avais déjà feuilleté le volume et ses curieuses images et je me souvenais qu'il contenait 136 xylographies. Je m'étais attardé en particulier sur l'image donnée en tête du chapitre XI du livre X. Cette planche montrait le mécanisme vertical

de la roue hydraulique qui entraîne la meule horizontale du moulin à farine. Un détail m'amusait, celui des deux sacs de farine qui portaient une marque d'identification. Dans un cercle surmonté d'une double croix, je déchiffrai les initiales ZT (fig. 3).

Il me fallut ensuite dix ans pour apprendre que l'auteur de la transcription latine des *Dix Livres*, FRATER IO. IOCVNDVS, tel qu'il signe en tête de la dédicace au pape Jules II, et son éditeur vénitien Ioannis de Tridino, alias Tacuino, partageaient le même *nome*, comme on dit en italien, soit le même *prénom*, comme on dit en français. Nous étions en effet à Venise et la prononciation de l'initiale *g* passait du *dj* vers le *dz*, comme si la musique de Django rejoignait celle de Dizzy. Pour revenir une dernière fois sur ce sac de grain moulu marqué du logo de l'éditeur vénitien, il faut imaginer que ce *Laus Deo* signé en dernière page par Tacuino saluait la richesse de la providence divine.

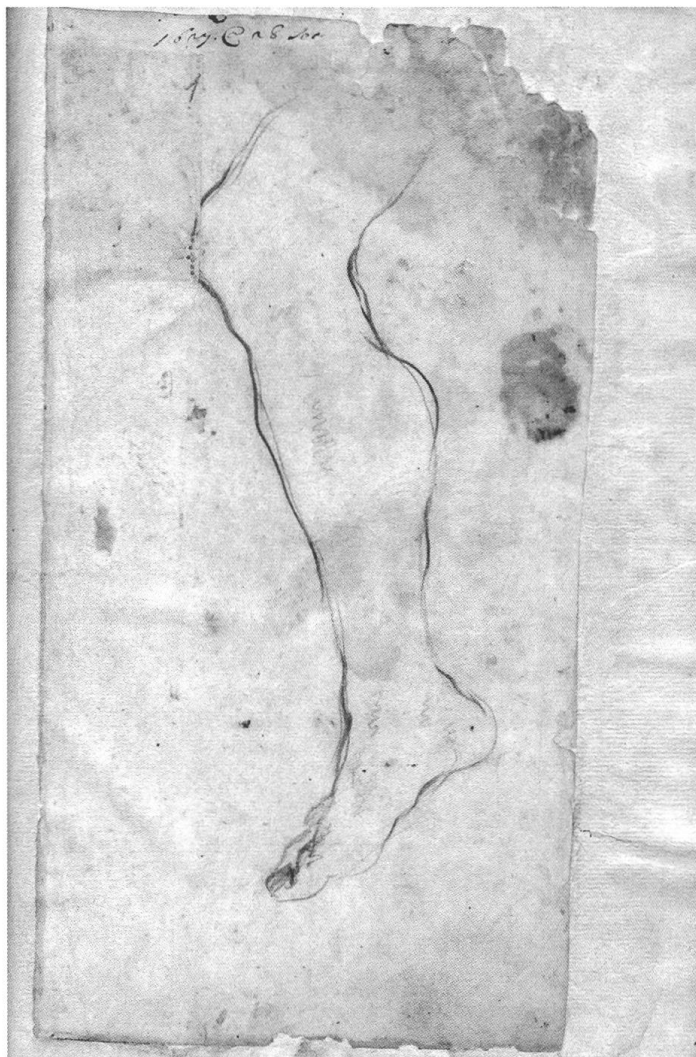


Fig. 4: Fra Giocondo, Vitruve, Venise: Ioannis de Tridino, 1511, croquis anonyme à la sanguine encollé avant le titre pour renforcer le volume

La rencontre d'Anja Buschow et de Werner Oechslin allait me transporter en un domaine philologique nouveau. Penaud je fus, *la queue entre les jambes* selon la métaphore canine, devant leur question élémentaire: d'où Martin Wackernagel tenait-il son *Fra Giocondo*? Au moment de mon entrevue décisive avec Madame***, la surprise, l'émotion et l'insouciance avaient lobotisé le «chercheur débutant» que j'étais. En sorte que ma réponse à Anja et Werner ne fut que «bel niente», comme on dit à Florence et à Rome. Dès lors, il ne nous restait plus qu'à nous pencher sur l'évidence interne des traces et apostilles qui affleuraient dans le livre; peut-être serait-il possible de retracer son usage et sa trajectoire.

Au bas de la page de titre apparaît la signature d'un certain Jacobi Briggij, soit un

génitif qui attesterait de sa propriété (fig. 1). Le patronyme Briggij, s'il existe, semble peu compatible avec l'Italie; serions-nous au nord des Alpes? Enregistrons la question et regardons vers la marge de droite qui se présente sous la forme d'une restauration, par encollage d'un papier plus lourd. La xylographie du cartouche original vénitien est complétée dans son ornementation florale par une plume habile, trempée dans l'encre de suie. De fait, le renforcement de la page introduit quelques surprises. La première concerne le papier encollé avant le titre avec le magnifique dessin d'une jambe droite (fig. 4). Antérieur à l'opération de restauration, ce dessin est rendu à la sanguine. Nous découvrons ici une vraie patte d'artiste. Et la même main opère à nouveau dans le renforcement par encollage de la page



Fig. 5 : Fra Giocondo, Vitruve, Venise : Ioannis de Tridino, 1511, croquis anonyme à la sanguine encollé pour renforcer le volume. Trois mains et une jambe, verso de la page finale, cf. le recto (fig. 2)

finale, dont le recto (fig. 2) et le verso (fig. 5) présentent deux dessins à la sanguine¹⁰. Avant de chercher à décrire cette « patte », comme disait Proust, attardons-nous sur un ancien jeu de mot franco-italien. En français, l'outil graphique de la *sanguine* renvoie par métaphore au sang frais qui coule sur la peau blanche. En italien, la pointe minérale du même bâton se nomme *matita* et dérive du grec *lapis haimatites*, soit la pierre de sang.

Mais comment décrire cette main artiste qui s'exerce sur le papier encollé en renforcement du *Vitruve* de Fra Giocondo ? Ne s'agit-il pas d'un *croquis* qui cherche à recréer la présence du modèle par la seule ligne-contour, une ligne-contour génératrice ? Christian Müller, directeur émérite du cabinet des estampes du *Kunstmuseum* de Bâle, parle

de « quellende Form »¹¹. Ce genre premier de la forme innervée et sculptée par la ligne-contour, avec ou sans touches de modelé, permettrait de rassembler Dürer, Géricault, Matisse, Picasso. Revenons à ces trois pages illuminées par une main anonyme. Le fait qu'il s'agisse d'un papier récupéré pour renforcer le volume est-il signe de prestige ou de banalité ? Le prestige reviendrait à valoriser la richesse du palimpseste en tant que recueil des avatars. La banalité rétorque que, précisément, le palimpseste induit un geste de grattage peu respectueux du message initial.

Reste la question de l'anonymat des dessins. Les XIX^e et XX^e siècles, siècles heureux de la *connoisseurship* et de l'exercice enivrant de l'attribution, semblent bien lointains. Qui voudrait aujourd'hui se lancer dans un dia-

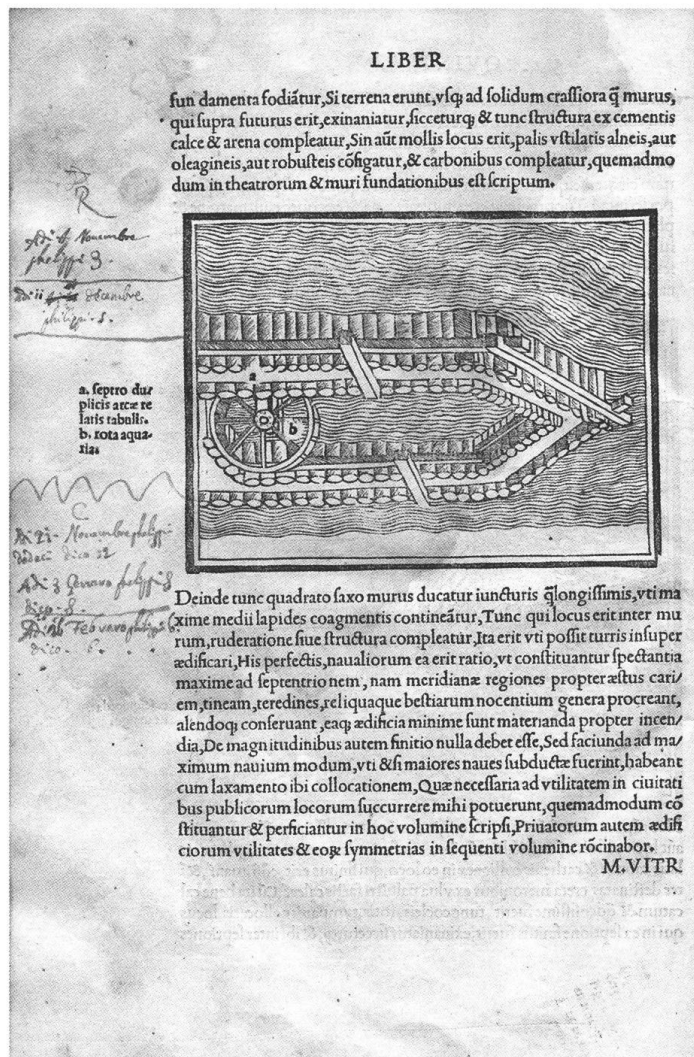


Fig. 6 : Fra Giocondo, Vitruve, Venise : Ioannis de Tridino, 1511, livre V, chapitre XII, fol. 56 verso, apostille, comptabilité faisant état d'un débiteur nommé Phi(e)lippi

gnostic stylistique ? Que puis-je dire en fin de compte ? Il se peut que ces pages tracées à la sanguine résultent d'une main droite qui portait sa main gauche et son pied gauche. Or, ce type d'exercice, selon l'avis de Christian Müller, serait courant au XVII^e siècle et n'offrirait en soi aucun indice précis de localisation. De son côté, Werner Oechslin y verrait en premier lieu l'Italie¹².

Existe-t-il dans le volume des indices qui permettraient d'en savoir un peu plus ? Au chapitre XXII du livre V se lit une apostille tracée à la plume (fig. 6). On y déchiffre, en superposition, les lignes suivantes :

R
Adi 1(?) Novembre
philippi 3

Adi 2 Décembre
philippi .s(?).

C
Adi 21 Novembre philippi
dodeci dico 12
Adi 3 Genaro philippi 8
dico 8
Adi 26 Febraro philippi 6
dico 6

Serait-ce la comptabilité d'un certain Philippe, débiteur d'un créancier inconnu ? Existe-il un rapport entre l'enregistrement de cette dette et le texte adjacent de Vitruve en cette page du traité qui explique comment implanter une roue hydraulique dans le lit d'un fleuve ? Poser cette question revient à répondre par

l'absurde. Mais qui sont ces personnes qui manifestent leur présence en marge du volume ? Dans quelle géographie les mois du calendrier s'écrivent-ils *Novembre, Genaro, Febraro*. La réponse conduit en Italie. Mais que dire de plus ?

*

Bouteille à la mer ? Peut-on, par seul amour de la métaphore, lancer à la mer la bouteille d'un texte *inconclu*¹³ ? Je me souviens du déchiffrement graduel d'un palimpseste trilingue, anglais, allemand, français, extrait d'une bouteille de champagne, elle-même extraite de l'estomac d'un requin pêché au large de l'Écosse. L'histoire de ce palimpseste apparaît au deuxième chapitre du roman géographique de Jules Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, publié en 1868. Cette aventure nous offre l'une des premières applications littéraires du « paradigme des indices », cher à mon maître Enrico Castelnuovo et à son ami Carlo Ginzburg.

En guise d'*inconclusion* et dans l'attente de lectures à venir, je me dis que le *Vitrue* de Fra Giocondo acquis par Martin Wackernagel a circulé de main en main. Ces mains restent pour la plupart anonymes. Elles ont sans doute saisi le volume, le poids, le format. Compulser le texte revient à déclencher dans sa reliure un frémissement rythmique, une musique qui évoque la pluie sur les feuilles de platane. Et je me dis que les personnes qui saisiront l'objet ressentiront la même émotion pulpeuse au moment de le lire et relire.

Jacques Gubler
jacques.gubler@gmail.com

- 1 « *Après le Déluge*, [...] Une porte claqua, et sur la place du hameau, l'enfant tourna ses bras compris des girouettes et des coqs des clochers de partout, sous l'éclatante giboulée. Madame*** établit un piano dans les Alpes. La messe et les premières communions se célébraient aux cent mille autels de la cathédrale. », in: Arthur Rimbaud, *Œuvre-Vie*, Édition du centenaire établie par Alain Borer, Paris: Arléa, 1991, p. 327.
- 2 en.wikipedia.org > wiki > Dachshund (consulté le 17 mars 2021).
- 3 Martin Wackernagel, *Der Lebensraum des Künstlers in der florentinischen Renaissance, Aufgaben und Auftraggeber, Werkstatt und Kunstmarkt*, Leipzig: Seemann, 1938.
- 4 Sur l'engagement d'Enrico Castelnuovo à l'Université de Lausanne, cf. Per Enrico Castelnuovo, *Da Losanna, le vie della storia dell'arte*, a cura di Serena Romano e Michele Tomasi, Roma: Viella libreria editrice, 2017.
- 5 Déclaré en octobre 1912 à l'état civil de Baden en Argovie sous les prénoms de Carlo Friedrich, le fils d'Ulrich Gubler et de Mina Weiss naît à Ennetbaden. Suite à une thèse à l'école vétérinaire de Zurich, il s'établira à Nyon en 1938, où il officiera jusqu'à la fin des années 1970.
- 6 SDN pour Société des Nations, CICR pour Comité international de la Croix-Rouge, IHEID pour Institut de hautes études internationales et du développement, trois institutions prestigieuses établies à Genève.
- 7 Ulrich von Hassel, *Die Hassel-Tagebücher, 1938–1944, Aufzeichnungen vom Andern Deutschland, Nach der Handschrift revidierte und erweiterte Ausgabe unter Mitarbeit von Klaus Peter Reiss*, herausgegeben von Friedrich Hiller von Gaertringen, Berlin: Siedler Verlag, 1988. Diplomate du Reich nazi, Hassel rencontre Burckhardt à Berlin ; il rapporte sa tentative de négociation, au moment où la Wehrmacht s'enfonce dans le borbier russe, une paix séparée entre Hitler et Churchill par l'intermédiaire de Himmler (pp. 228–229, 252–253).
- 8 en.wikipedia.org > wiki > Carl_Jacob_Burckhardt (consulté le 17 mars 2021). Voir aussi Jean-Claude Favez, *Faut-il revoir l'histoire du CICR durant la Seconde Guerre Mondiale ?*, in: *Revue d'histoire de*

la Shoah, n° 203 (2015), pp. 149–162. Dans la note 36, Favez précise que les archives de CJB ont été « conservées à Vinzel » de 1933 à 1947, avant de rejoindre leur dépôt à Genève.

- 9 Cf. Paul Stauffer, *Zwischen Hofmannsthal und Hitler*, Carl J. Burckhardt, Facetten einer aussergewöhnlichen Existenz, Verlag Neue Zürcher Zeitung, 1991. Voir en particulier le chapitre « Lang und windungsreich: Die Entstehungsgeschichte von Burckhardts “Danziger Mission” », pp. 202 ss. La présentation de Paul Stauffer, historien bâlois élève d’Edgar Bonjour, est admirable de pondération ; l’antisémitisme notoire de Carl J.B. est replacé dans le contexte historique du XX^e siècle.
- 10 À ce propos, j’ai consulté Christian Müller, directeur émérite du cabinet des estampes du *Kunstmuseum* de Bâle, autorité reconnue sur l’œuvre graphique de Hans Holbein le Jeune, d’Albrecht Dürer et d’Urs Graf. Face aux dessins tracés à la sanguine dans les marges du *Vitruve* de Fra Giocondo, Christian Müller m’a écrit ceci : « So etwas findet sich häufiger, und oft haben die Zeichnungen keinen Zusammenhang mit dem Werk, in das sie eingeklebt worden sind. Id est : Cette situation est fréquente : souvent les dessins ne comportent aucun rapport avec l’œuvre dans laquelle ils sont collés. » Christian Müller, courriel du 11 novembre 2020 à Jacques Gubler.
- 11 Christian Müller, *ibidem* : « Die Zeichnungen haben eine durchaus gute Qualität, ich vermute, dass sie wegen ihrer “quellenden Formen”, die sich vor allem in den Umrissen äussern, in der Barockzeit, im

17. Jahrhundert entstanden sein könnten, vielleicht in Italien oder in Frankreich. Rötelkreide wie in Ihren Zeichnungen, wurde aber seit dem 15. Jahrhundert fast überall in Europa verwendet, gerne auch für Studienblätter. Es ist sehr schwierig, jedenfalls für mich, die Zeichnungen näher zu bestimmen, dafür ist eigentlich zu wenig vorhanden, also etwa Gesichter oder Gewandstücke, die sich leichter einordnen liessen. Eine genauere Datierung könnte die Bestimmung von Wasserzeichen ergeben, sofern vorhanden und sichtbar. Id est : Ces dessins sont sans doute de belle qualité ; j’estime qu’en raison de leur vigueur essentielle (quellende Formen) qui s’exprime surtout par la ligne contour, ils pourraient se rattacher au baroque du dix-septième siècle, peut-être en Italie ou en France. La sanguine toutefois s’utilise dès le quinzième siècle presque partout en Europe, notamment pour les esquisses préparatoires. Il m’est très difficile en tous cas de me prononcer avec plus de précision, en l’absence de visages ou de vêtements qui permettraient des rapprochements. »

- 12 Communication orale, Einsiedeln, 25 novembre 2020.
- 13 La traduction hasardeuse de l’adjectif anglais *inconclusive* pourrait donner *inconclu* en français, tournure à vrai dire plus vernaculaire qu’académique.

L’auteur des présentes notes a bénéficié de la relecture avisée d’Irène Minder-Jeanerret qui lui a apporté de précieux compléments d’information.